

# LES DAIMONS

À LANCELOT CARLE

Carle, de qui l'esprit recherche l'Univers,  
Pour gage d'amitié je te donne ces vers,  
Afin que ton Bordeaux, ta rive et ta Garonne  
Flottant contre ses bords ta louange resonne,  
5 Et ton nom par la France autant puisse voler  
Que ce vers qui s'en-vole aux habitans de l'air<sup>1</sup>.  
En ta faveur, mon Carle, il est temps que j'envoie  
Ma Muse extravaguer par une étroite voye  
Laquelle des François aux vieux temps ne fut pas  
10 (Tant elle est incogneue) empreinte de leurs pas,  
Afin d'être promeue au mystere admirable  
Des Daimons, pour t'en faire un present venerable :  
L'argument est fort haut, mais un esprit ne peut  
Trouver rien de fascheux, si la Muse le veut.  
15 Quand l'Eternel bastit le grand palais du Monde,  
Il peupla de poissons les abysmes de l'onde,  
D'hommes la terre, et l'air de Daimons, et les cieux  
D'Anges, à celle fin qu'il n'y eust point de lieux  
Vuides en l'Univers, et selon leurs natures  
20 Qu'ils fussent tous remplis de propres creatures.  
Il mist aupres de luy (son plaisir le voulut)  
L'escadron precieux des Anges qu'il eslut  
Pour citoyens du ciel, qui sans corps y demeurent,  
Et francs de passions non plus que luy ne meurent :  
25 Esprits intelligens plus que les nostres purs,  
Qui cognoissent les ans tant passez que futurs,  
Et tout l'estat mondain, comme voyant les choses  
De pres au sein de Dieu, où elles sont encloses.  
En l'estage de l'air dessous la Lune espars,  
30 Air gros espais brouillé qui est de toutes pars  
Tousjours remply de vents, de foudres et d'orages,  
Il logea les Daimons au milieu des nuages<sup>2</sup>,  
Leur place destinée, ayans un corps leger,  
L'un de feu, l'autre d'air, à fin de voyager  
35 Aisément par le vague, et ne tomber en terre :  
Et pesant quelque peu, à fin que leur corps n'erre

Trop haut jusques au ciel, abandonnant le lieu  
 Qui leur est destiné par le vouloir de Dieu.

Ne plus ne moins qu'on voit l'exercite des nues  
 En un temps pluvieux également pendues  
 D'un juste poids en l'air, marcher ainsi qu'il faut,  
 Ny descendre trop bas, ny s'eslever trop haut,  
 Et tout ainsi qu'on voit qu'elles mesmes se forment  
 En cent divers portraits, dont les vents les transforment  
 En Centaures, serpens, oiseaux, hommes, poissons,  
 Et d'une forme en l'autre errent en cent façons :  
 Tout ainsi les Daimons qui ont le corps habile,  
 Aisé souple disposé à se muer facile,  
 Changent bien tost de forme, et leur corps agile est  
 Transformé tout soudain en tout ce qu'il leur plaist :  
 Ores en un tonneau grossement s'eslargissent,  
 Ores en peloton rondement s'estrecissent,  
 Ores en un chévron les voirriez allonger,  
 Ores mouvoir les pieds, et ores ne bouger.  
 Bien souvent on les voit se transformer en beste  
 Tronque par la moitié, l'une n'a que la teste,  
 L'autre n'a que les yeux, l'autre n'a que les bras  
 Et l'autre que les pieds tous velus par-à bas.

Les autres sont entiers, et à ceux qu'ils rencontrent,  
 En forme de serpens et de dragons se monstrent,  
 D'orfrayes, de chouans, cheveches, de corbeaux,  
 De boucs, de mastins noirs, de chats, loups et taureaux,  
 Et prennent les couleurs à tels corps convenables,  
 Pour mieux représenter leurs feintes vraysemblables :  
 En la façon qu'on voit Iris se figurer  
 Des rayons du Soleil, qui la vient peindre  
 De trois couleurs pourveu que l'opposée nue  
 Où l'image se fait, soit et creuse et menue :  
 Autrement l'Arc-en-ciel n'auroit impression.  
 Mais le Daimon la prend de sa propre action  
 Et de sa volonté, en la maniere mesme  
 Que soudain nostre joue en craignant devient blesme  
 De son propre vouloir, et toute rouge alors  
 Que la honte luy peint la peau par le dehors :  
 En ce point les Daimons masquez de vaines feintes,  
 Donnent aux cœurs humains de merveilleuses craintes.  
 Car ainsi que l'air prend et reçoit à l'entour  
 Toute forme et couleur ce-pendant qu'il est jour,  
 Puis les rebaille aux yeux qui de nature peuvent

- 80 En eux les recevoir, et qui propres se treuvent :  
 Tout ainsi les Daimons font leurs masqueures voir  
 À nostre fantaisie apte à les recevoir :  
 Puis nostre fantaisie à l'esprit les r'apporte  
 De la mesme façon et de la mesme sorte
- 85 Qu'elle les imagine en dormant, ou veillant :  
 Et lors une frayeur va nos cœurs assaillant,  
 Le poil nous dresse au chef, et du front goutte à goutte  
 Jusqu'à bas des talons la sueur nous degoute.  
 Si nous sommes au liêt, n'osons lever les bras,
- 90 Ny tant soit peu tourner le corps entre les draps :  
 Adonq nous est advis que nous voyons nos peres  
 Morts dedans un linceul, et nos defunctes meres  
 Parler à nous la nuit, et que voyons en l'eau  
 Quelqu'un de nos amis perir dans un bateau :
- 95 Il semble qu'un grand Ours tout affamé nous mange,  
 Ou que seuls nous errons par un desert estrange  
 Au milieu des Lions, ou qu'au bois un volleur  
 Nous met pour nostre argent la dague dans le cœur.  
 Souvent à l'improuveue on les voit apparoistre,
- 100 Tellement qu'on les peut facilement cognoistre  
 Comme Achille cogneut Minerve qui le print  
 Par le poil de la teste, et son courroux retint :  
 Mais eux bien peu de temps de leur forme jouyssent,  
 Et tout soudain en rien elles s'esvanouyssent,
- 105 Comme si de couleurs les ondes on teignoit,  
 Ou si l'air et le vent de couleurs on peignoit :  
 Car leur corps n'est solide et apte de nature  
 À retenir long temps une prise figure.  
 Les uns vivent en l'air de respirations,
- 110 Les autres plus grossiers d'evaporations,  
 À la façon de l'huître : aussi le sacrifice  
 Du sang des animaux leur est doux et propice.  
 Ils sont participans de Dieu et des humains :  
 De Dieu comme immortels, des hommes comme pleins
- 115 De toutes passions : ils desirent, ils craignent,  
 Ils veulent concevoir, ils aiment et desdaignent<sup>1</sup> :  
 L'air compose leur corps, ains leur masque commun :  
 Dieu loin de la matiere (ouvriere d'un chacun  
 Qui respire icy bas) n'est qu'une simple essence,
- 120 D'un meslange agencé nos corps prennent naissance<sup>a</sup>.  
 Or deux extremittez ne sont point sans milieu :  
 Les deux extremittez sont les hommes et Dieu :

Dieu qui est tout-puissant de nature éternelle,  
 Les hommes impuissans de nature mortelle.  
 125 Des hommes et de Dieu les Daimons aëriens  
 Sont communs en nature, habitans les confins  
 De la terre et du ciel, et dans l'air se delectent,  
 Et sont bons ou mauvais tout ainsi qu'ils affectent :  
 Les bons viennent de l'air jusques en ces bas lieux  
 130 Pour nous faire sçavoir la volonté des Dieux,  
 Puis r'emportent à Dieu nos faiçts et nos prieres,  
 Et détachent du corps nos ames prisonnières  
 Pour les mener là-haut, à fin d'imaginer  
 Ce qui se doit sçavoir pour nous endoctriner.  
 135 Ils nous monstrent de nuit par songes admirables  
 De nos biens de nos maux les signes véritables.  
 D'eux vient la Prophetie, et l'art qui est obscur  
 De sçavoir par oiseaux augurer le futur.  
 Hannibal sceut par eux d'un de ses yeux la perte :  
 140 Tullin se vit par eux la perruque couverte  
 D'un feu presagieux : par eux l'Aigle se mit  
 Sur le chef de Tarquin qui grand Roy le predict.

Les mauvais au contraire apportent sur la terre  
 Pestes, fièvres, langueurs, orages et tonnerre :  
 145 Ils font des bruits en l'air pour nous espoventer,  
 Ils font aux yeux humains deux Soleils presenter,  
 Ils font noircir la Lune horriblement hideuse,  
 Et font pleurer le Ciel d'une pluye saigneuse :  
 Bref, tout ce qui se fait en l'air de monstrueux  
 150 Et en terre çà bas, ne se fait que par eux.

Les uns vont habitant les maisons ruinées,  
 Ou des grandes citez les places destournées  
 En quelque carrefour, et hurlent toute nuit  
 Accompagnez de chiens, d'un effroyable bruit.  
 155 Vous diriez que cent fers ils traient par la rue,  
 Esclatant une voix en complaints aigue,  
 Qui resveillent les cœurs des hommes sommeillans,  
 Et donnent grand' frayeur à ceux qui sont veillans<sup>1</sup>.  
 Les autres sont nommez par divers noms, Incubes,  
 160 Larves, Lares, Lemurs, Penates, et Succubes,  
 Empouses, Lamiens, qui ne vaguent pas tant  
 Que font les aëriens : sans plus vont habitant  
 Autour de nos maisons, et de travers se couchent  
 Dessus nostre estomac, et nous tastent et touchent :  
 165 Ils remuent de nuit bancs, tables et treteaux,

Clefs, huys, portes, buffets, liëts, chaires, escabeaux,  
 Ou comptent nos tresors, ou jettent contre terre  
 Maintenant une espée, et maintenant un verre :

Toutefois au matin on ne voit rien cassé,  
 170 Ny meuble qui ne soit en sa place agencé.

On dit qu'en Norovegue ils se louent à gages

Et font comme valets des maisons les mesnages,

Ils pensent les chevaux, ils vont tirer le vin,

Ils font cuire le roët, ils serencent le lin,

175 Ils filent la fusée, et les robbes nettoient

Au lever de leur maïstre, et les places baloyent<sup>1</sup>.

Or qui voudroit narrer les contes qu'on fait d'eux,

De tristes, de gaillards, d'horribles, de piteux,

On n'auroit jamais fait : car homme ne se treuve

180 Qui tousjours n'en raconte une merveille neuve.

Les autres moins terrains sont à part habitans

Torrens fleuves ruisseaux les lacs et les estans,

Les marais endormis et les fontaines vives,

En forme de Sereine apparoissant aux rives.

185 Tant que les aërens ils n'ont d'affections,

Aussi leur corps ne prend tant de mutations :

Ils n'aiment qu'une forme, et volontiers icelle

Est du nombril en haut d'une jeune pucelle

Qui a les cheveux longs, et les yeux verts et beaux,

190 Contre-imitant l'azur de leurs propres ruisseaux.

Pource ils se font nommer Naiades, Nereides,

Les filles de Thetis, les cinquante Phorcides,

Qui errent par la mer sur le dos des Dauphins,

Bridans les Esturbots, les Fouches, et les Thins,

195 Aucunefois vagant tout au sommet des ondes,

Aucunefois au bas des abysmes profondes.

Ils ont le mesme esprit que les autres Daimons,

Les uns pernicious, les autres doux et bons :

Ils font faire à la mer en un jour deux voyages,

200 Ils appaisent les flots, ils mouvent les orages,

Ils sauvent les bateaux, ou font contre un rocher

Perir quand il leur plaïst, la nef et le nocher.

Neptune le Daimon voulut noyer Ulysse,

Leucothoé luy fut à son danger propice :

205 L'Egyptien Protée attaché d'un lien,

Par sa fille trahy, enseigna le moyen

Au chetif Menelas de retourner en Grece,

Qui tout desesperé se rongeoit de tristesse.

Ils se changent souvent en grands flambeaux ardans  
 210 Pendus dessus une eau, pour conduire dedans  
 Le passant fourvoyé trompé de leur lumiere,  
 Qui le meine noyer dedans l'onde meurdriere.

Les uns ayans pitié des hommes et des naux,  
 Esclairent sur le mast, comme deux feux jumeaux,  
 215 Et tirent la navire et les hommes de peine,  
 Nommez le feu saint Herme, ou les freres d'Heleine<sup>1</sup>.

Les autres moins subtils, chargez d'un corps plus gras  
 Et plus materiel, habitent les lieux bas,  
 Et ne changent jamais de la forme qu'ils tiennent :  
 220 Car point d'affections de changer ne leur viennent  
 Non plus qu'à la souriz qui dans un trou se tient,  
 Et rien en souvenir que manger ne luy vient.

Si sont-ils toutefois de meschante nature :  
 Car si quelqu'un devalle en un puis d'aventure,  
 225 Ou va par avarice aux minieres de fer,  
 D'or de cuivre ou d'argent ils viennent l'estoufer,  
 Et serrant son gosier sans haleine le tuent.

Aucunefois sous terre engloutissent et ruent  
 Les peupleuses citez et leurs murs trebuchans :  
 230 Ils font trembler la terre, ils crevassent les champs,  
 Et d'une flamme ardente au profond de Tartare  
 Allument le mont d'Etne et Vesuve et Lipare.

Aucunefois transis d'excessive froideur,  
 Laissent les lieux terreins pour chercher la chaleur,  
 235 Non celle du Soleil, car elle est trop ardante,  
 Mais le sang temperé d'une beste vivante :  
 Et entrent dans les porcs, dans les chiens, dans les loups,  
 Et les font sauteller sur l'herbe comme fous<sup>2</sup>.

Les autres plus gaillards habitent les montagnes,  
 240 Les taillis, les forests, les vaux et les campagnes,  
 Les tertres et les monts, et souvent dans un bois  
 Ou dans le creux d'un roc, d'une douteuse vois  
 Annoncent le futur, non qu'au parfait cognues  
 Toutes choses leur soient ains que d'estre venues :  
 245 Mais eux qui par long âge experimentez sont  
 Aux affaires du monde, et qui plus que nous ont  
 L'esprit aérien, plustost<sup>a</sup> que nous advisent  
 (Nous qui mourons trop tost) le futur qu'ils predisent :  
 Toutefois la prudence et l'advis peut donner  
 250 Aux hommes craignans Dieu pouvoir de deviner.  
 Les uns aucunefois se transforment en Fées,

En Dryades des bois, en Nymphes et Napées,  
 En Faunes, en Sylvains, en Satyres et Pans,  
 Qui ont le corps pelu marqueté comme fans :  
 255 Ils ont l'orteil de bouc, et d'un chevreul l'oreille,  
 La corne d'un chamois, et la face vermeille  
 Comme un rouge Croissant, et dansent toute nuit  
 Dedans un carrefour, ou pres d'une eau qui bruit'.  
 Ils craignent tous du feu la lumiere tres-belle :  
 260 Et pource Pythagore ordonna que sans elle  
 On ne priaît les Dieux : mais plus que les flambeaux  
 Ny que les vers charmez ils craignent les couteaux,  
 Et tremblant vont fuyant s'ils voyent une espée,  
 De peur de ne sentir leur liaison coupée :  
 265 Ce que souventefois j'ay de nuit esprouvé,  
 Et rien de si certain contre eux je n'ay trouvé<sup>a</sup>.  
 D'un poinct nous differons : quand le fer nous incise,  
 Nostre chair est long temps avant qu'estre reprise,  
 Des Daimons à l'instant : ainsi que qui fendrait  
 270 L'air, ou le vent, ou l'eau, qui tost se reprendrait.  
 Que diray-je plus d'eux ? ils sont pleins de science,  
 Quant au reste impudens, et pleins d'outrecuidance,  
 Sans aucun jugement : ils sont follets, menteurs,  
 Volages, inconstans, traïstres et decepteurs,  
 275 Mutins, impatiens, qui jamais n'apparoissent  
 À ceux qui leur nature et leurs abus cognoissent :  
 Mais s'ils sentent un homme abandonné d'espoir  
 Errer seul aux deserts, le viendront decevoir,  
 Ou tromperont les cœurs des simplettes bergeres  
 280 Qui gardent les brebis, et les feront sorcieres.  
 Si tost que leurs cerveaux sont abusez et pris  
 Des folles vanitez de ces meschans esprits,  
 Elles cuident pousser ou retenir les nues,  
 Et les rivieres sont par elles retenues :  
 285 Elles tirent la Lune, et les espics crestez  
 Sont par elles d'un champ dans un autre arrestez,  
 Et par elles souvent la foudre est retardée :  
 Telles furent jadis Circe, Thrace, Medée,  
 Urgande, Melusine, et mille dont le nom  
 290 Par effectz merueilleux s'est acquis du renom.  
 Au reste, ils sont si sots et si badins qu'ils craignent  
 Les charmeurs dont les poincts et la voix les  
 À leur faire service, et les tiennent fermez [contraignent  
 Ou dedans des mirouers, ou des anneaux charmez,

205 Et n'en osent sortir enchantez d'un murmure,  
Ou d'une voix barbare, ou de quelque figure.  
Aucunesfois malins entrent dedans nos corps,  
Et en nous tourmentant nous laissent presque morts,  
Ou nous meuvent la fièvre, ou troublans nos courages,  
200 Font nos langues parler de dix mille langages.  
Mais si quelcun les tence au nom du Tres-Puissant,  
Ils vont hurlant criant tremblant et fremissant,  
Et forcez sont contraints d'abandonner la place :  
Tant le saint nom de Dieu leur est grande menace !  
205 Auquel non seulement les Anges ne sont pas  
Flechissans les genoux, mais nous et ceux d'embas,  
Toute essence immortelle, et tout ce qu'on voit naistre,  
Comme au nom du Seigneur de toute chose maistre<sup>1</sup>.  
Ô Seigneur Eternel en qui seul gist ma foy,  
210 Pour l'honneur de ton nom, de grace donne moy,  
Donne moy que jamais je ne trouve en ma voye  
Ces paniques terreurs : mais ô Seigneur envoye  
Loin de la Chrestienté dans les pays des Turcs  
Ces Larves ces Daimons ces Lares et Lemurs,  
215 Ou sur le chef de ceux qui oseront mesdire  
Des chansons que j'accorde à ma nouvelle lyre.